torité ecclésiastique, Celle qui exerce dans l'Etat l'autorité spirituelle de l'Eglise. Au pl., Fonctionnaires revêtus de l'autorité ecclésiastique. ‖ *Autorité militaire*, Celle qui dirige et commande la force armée. Au pl., Fonctionnaires revêtus de cette autorité. ‖ *Autorité supérieure*, Celle dont relèvent les autres dans une circonscription déterminée : *L'*AUTORITÉ SUPÉRIEURE *du département.* Au pl., Fonctionnaires qui exercent cette autorité. ‖ *Autorité locale*, Autorité qui s'exerce au nom du gouvernement, ou d'une façon indépendante, sur une partie restreinte de l'Etat. Au pl., Fonctionnaires d'une localité ou d'une partie restreinte du territoire. ‖ *Autorité municipale*, Celle qui est chargée exclusivement des intérêts de la commune, dans les limites plus ou moins restreintes qui sont assignées par l'autorité centrale. Au pl., Fonctionnaires municipaux. ‖ *Autorité paternelle*, Celle du père sur ses enfants : *L'*AUTORITÉ PATERNELLE *ne s'étend qu'à l'éducation et non à la destruction, et cette autorité cesse dès que l'âge met les enfants en état de savoir user de la liberté.* (Girard.) *L'*AUTORITÉ PATERNELLE *a pour limite l'affection paternelle.* (Janet.) ‖ *Autorité maritale*, Celle du mari sur sa femme. ‖ *Autorité morale*, Celle qui s'exerce, non pas en vertu d'un droit, mais par une influence particulière admise d'une façon plus ou moins volontaire par la personne qui la subit : *L'autorité qu'un ami prend sur nous est une* AUTORITÉ MORALE *qui nous plaît, parce que nous restons libres de ne pas nous y soumettre.* ‖ *Coup d'autorité*, Acte décisif de celui qui exerce le pouvoir, ou mesure prise contrairement aux lois : *La Providence fait quelquefois des* COUPS D'AUTORITÉ *qui me plaisent assez.* (Mme de Sév.) *Quelques* COUPS D'AUTORITÉ *que l'on ait faits en France sur les monnaies, les Romains en firent plus.* (Montesq.) *Les* COUPS D'AUTORITÉ *des rois sont comme les coups de la foudre, qui ne durent qu'un moment.* (Rivarol.) ‖ *Ton d'autorité*, Ton absolu que l'on prend pour commander ou pour affirmer une chose : *Le* TON D'AUTORITÉ *que vous prenez ne me convient point.* (Mme de Maintenon.) ‖ *Etre en autorité*, Etre revêtu d'un pouvoir : *Si l'homme n'*EST *pas* EN AUTORITÉ *pour ne rien faire, il ne l'est pas non plus pour ne faire du bien qu'à lui seul.* (P. La Rue.) *D'un caractère impérieux, il ne* SERAIT *pas plus tôt* EN AUTORITÉ *qu'il bannirait les plaisirs de la cour.* (Anquetil.) Cette locution a vieilli. ‖ *Faire autorité*, Servir de règle, faire loi en quelque matière : *Les décisions de ce jurisconsulte* FONT AUTORITÉ. (Acad.) *Aucune prophétie ne saurait* FAIRE AUTORITÉ *pour moi.* (J.-J. Rouss.) *Un imposteur veut être cru sur parole, il veut lui-même* FAIRE AUTORITÉ. (J.-J. Rouss.) ‖ *Faire une chose de son autorité, de sa propre autorité, de son autorité privée*, La faire sans en avoir le droit, sans avoir égard aux personnes et aux choses : *Qui êtes-vous donc, pour imposer,* DE VOTRE AUTORITÉ, *de nouveaux termes?* (Pasc.) *L'empereur Héraclius entreprit de décider la chose* DE SON AUTORITÉ. (Boss.) *C'est à l'opinion publique de faire justice à ces petits tribunaux qui s'élèvent* DE LEUR PROPRE AUTORITÉ. (B. de St-P.) ‖ *Donner de l'autorité à*, Prêter, attribuer de l'importance à : *Il y a des opinions populaires auxquelles on* DONNE *trop d'*AUTORITÉ. (P.-Royal.)

— Polit. Système des autoritaires, de ceux qui préconisent le pouvoir au détriment de la liberté : *Les partisans de l'*AUTORITÉ.

— Philos. Influence d'une ou de plusieurs facultés réputées supérieures, sur une ou plusieurs autres intelligences dont elles déterminent l'adhésion positive ou négative. ‖ Force probante attribuée aux moyens de connaître, qui sont propres à l'âme : *Admettre, rejeter l'*AUTORITÉ *de la conscience, de la raison, des sens, de la mémoire.* ‖ *Système de l'autorité*, Doctrine de Lamennais, d'après laquelle les jugements auxquels nous adhérons, en consultant nos lumières individuelles, restent incomplets au point de vue de la certitude, jusqu'à ce qu'ils aient reçu leur confirmation de la révélation divine ou du consentement des hommes.

— Jurispr. Citation faite dans une plaidoirie, dans des mémoires ou des écritures du palais, d'un texte des ordonnances, déclarations, coutumes, arrêts, ou de l'opinion exprimée par les auteurs, pour appuyer la proposition que l'on établit. ‖ S'est dit dans le même sens que autorisation : *Une femme ne peut agir sans l'*AUTORITÉ *de son mari.*

Sans votre *autorité* souffrez qu'on le publie.
CORNEILLE.

‖ *Autorité de justice*, Droit ou obligation qui résulte d'un jugement ou d'une sentence exécutoire : *Vente par* AUTORITÉ DE JUSTICE.

— Hist. Nom que l'on donnait, chez les Romains, aux délibérations du sénat qui étaient rejetées par les tribuns, et qui, sans avoir force de loi, étaient cependant considérées comme décisions importantes. ‖ Charte de cession ou de donation royale.

— Rhét. Argument extrinsèque, un des lieux communs de la rhétorique.

— Loc. adv. *D'autorité, de pleine autorité*, D'une façon impérative, en invoquant non droit ou en s'attribuant un droit : *Agir* D'AUTORITÉ. *Télémaque courut à la porte par où Mentor était sorti, et se la fit ouvrir* D'AUTORITÉ. (Fén.) *Le cortège traversa la grande salle, et alla s'installer dans la meilleure salle de l'auberge, que d'Artagnan occupa* D'AUTORITÉ. (Alex. Dum.)

. . . . Ce juge irrité
Qui lui fait son procès *de pleine autorité.*
BOILEAU.

‖ Par exagér. En usant de toute son autorité morale : *Vous ne partez pas; je vous retiens* D'AUTORITÉ *pour dîner avec nous. On nous arrête* D'AUTORITÉ *pour souper chez M. de Marsillac.* (Mme de Sév.) ‖ *Il veut emporter tout d'autorité*, Se dit d'un homme accoutumé à parler, à agir d'une manière impérieuse.

— T. de jeu. *Jouer d'autorité*, Jouer sans demander des cartes à son adversaire : *J'avais les atouts, j'*AI JOUÉ D'AUTORITÉ. ‖ Par une abréviation familière, on dit aussi D'AUTOR.

— **Syn. Autorité, domination, empire, pouvoir, puissance.** *L'autorité* qu'on a sur les autres vient de la supériorité du mérite ou de celle que donnent les lois : *Digne d'être cru de son* AUTORITÉ *privée.* (Acad.) *Il a bien de l'*AUTORITÉ *dans ce corps.* (Acad.) *Comme la première source de l'*AUTORITÉ *vient de nous, les rois ne doivent en faire usage que pour nous.* (Mass.) La *puissance* est l'autorité dans son principe, qu'elle repose sur le consentement des peuples ou sur la force : *Les ministres qui ont outré la* PUISSANCE *des rois l'ont toujours affaiblie.* (Mass.) Le *pouvoir* est quelque chose de délégué ou de communiqué, par quoi s'exerce ou se manifeste l'autorité ou la puissance, ou bien encore c'est le résultat d'un attachement, d'une liaison : *Partout où il pouvait étendre son* POUVOIR, *l'oppression et l'injustice n'étaient pas libres.* (Fén.) *Le* POUVOIR *que des personnes que nous aimons ont sur nous est presque toujours plus grand que celui que nous avons nous-mêmes.* (La Rochef.) *L'empire* naît de l'art de trouver et de saisir le faible des hommes : *La conscience n'a plus crié que faiblement contre l'*EMPIRE *de la passion.* (Mass.) La *domination* exprime la façon dont on use de l'autorité : *Il aimait mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la* DOMINATION. (Barth.)

— **Encycl.** I. — DE L'AUTORITÉ CONSIDÉRÉE COMME SOURCE DE LA CONNAISSANCE ET PRINCIPE DE LA CERTITUDE. En logique, on entend par *autorité* l'influence quelconque exercée sur le jugement individuel par le jugement d'autrui. Cette influence est variable; elle peut se borner à exciter le doute et à provoquer l'examen; elle peut être assez puissante non-seulement pour constituer un des éléments essentiels qui déterminent le jugement individuel, mais pour supprimer et remplacer tous les autres facteurs de ce jugement, en un mot, pour éteindre toute activité personnelle de la pensée. Là est la source de l'adhésion plus ou moins passive qu'obtiennent les *dogmes* religieux, et non-seulement les *dogmes* religieux, mais encore les *systèmes* philosophiques, et souvent même les *théories* scientifiques. *L'autorité* s'appelle *révélation* quand elle invoque le témoignage d'êtres surnaturels, *tradition* quand elle nous apporte et s'efforce de nous imposer la croyance et la pensée des temps qui nous ont précédés, *opinion* quand elle vient assaillir et opprimer notre jugement au nom des idées régnantes à l'époque et dans le milieu social où nous vivons. *Ipse dixit; Scriptum est; Roma locuta est; Vox populi, vox Dei :* telles sont ses formules. *L'autorité* a pour complices la faiblesse et la paresse de l'esprit humain, toujours prêt à s'endormir sur l'oreiller de la foi, à se soustraire à la responsabilité de la recherche et de l'examen, à recevoir toute faite sa certitude au lieu de la faire lui-même. Contre *l'autorité*, principe d'unité et d'immobilité, lutte sans cesse la *liberté*, principe de scission, d'invention et de progrès. Quand la liberté triomphe dans cette lutte, elle fait une révolution intellectuelle, révolution que l'histoire nous montre ordinairement suivie de l'enfantement d'une *autorité* nouvelle. Née de la liberté, cette *autorité* nouvelle prend le nom de l'homme dont le libre jugement a secoué le joug des dogmes, des principes qu'il a trouvés dominants; elle n'est, peut-on dire avec le philosophe américain Emerson, que *l'ombre allongée* (*dans le temps et dans l'espace*) *d'un individu.*

— *De l'autorité intellectuelle dans l'antiquité.* L'Orient est la terre classique du surnaturel, de la révélation, de la tradition, de *l'autorité*. La Grèce, sous ce rapport, est l'antithèse de l'Orient : c'est la patrie de la libre curiosité, du libre examen, de la libre discussion; *l'autorité* intellectuelle y apparaît réduite au *minimum;* le surnaturel y amuse l'imagination, mais n'y opprime pas la raison et n'y étreint pas la conscience. La Grèce eut ce bonheur d'avoir et de conserver une religion trop primitive, trop enfantine, trop peu savante, trop peu profonde, trop étrangère aux besoins intellectuels et moraux, pour ne pas laisser la plus grande liberté de mouvement à l'esprit humain; pas de sacerdoce organisé, pas de théocratie, pas de dogmes, de symbole déterminé; pas d'autre théologie que des chants de poëtes; un culte réglé par la coutume et soumis à la loi : à ces traits nous reconnaissons le sol privilégié où purent naître et fleurir, pour l'éducation du reste du monde, l'art libre, la science libre, la philosophie libre, c'est-à-dire le véritable art, la véritable science, la véritable philosophie. Ce caractère antihiératique, antiautoritaire de l'esprit grec n'a pas échappé à Joseph de Maistre, qui a su y reconnaître un ennemi à combattre. Elever l'Orient, ce *pays des dogmes*, abaisser la Grèce, ce *pays de la discussion, de l'argumentation*, nier la science grecque, devait être naturellement la préoccupation et l'effort d'un restaurateur du principe d'*autorité*. « Le véritable mérite des Grecs dans la philosophie, dit cet écrivain, est d'avoir été, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les *courtiers* de la science entre l'Asie et l'Europe. Je ne dis pas que ce mérite ne soit grand; mais il n'a rien de commun avec le génie de l'invention, qui manqua totalement aux Grecs. Ils furent incontestablement le dernier peuple instruit; jamais ils n'ont su que ce qu'ils tenaient de leurs devanciers; mais avec leur style, leur grâce et l'art de se faire valoir, ils ont *occupé nos oreilles*, pour employer un latinisme fort à propos. Le docteur Long a remarqué que l'astronomie ne doit rien aux académiciens et aux péripatéticiens. C'est que ces deux sectes étaient exclusivement grecques ou plutôt attiques; en sorte qu'elles ne s'étaient nullement approchées des sources orientales, où l'on savait sans disputer sur rien, au lieu de disputer sans rien savoir, comme en Grèce. La philosophie antique est directement opposée à celle des Grecs, qui n'était au fond qu'une dispute éternelle. La Grèce était la patrie du syllogisme et de la déraison. On y passait le temps à produire de faux raisonnements, tout en montrant comment il fallait raisonner. Clément d'Alexandrie a dit avec beaucoup de vérité et de sagesse : *Le caractère des premiers philosophes n'était pas d'ergoter ou de douter comme ces philosophes grecs, qui ne cessent d'argumenter et de disputer par une vanité stérile, qui ne s'occupent enfin que d'inutiles fadaises.* C'est précisément ce que disait longtemps auparavant un Indien : *Nous ne ressemblons point du tout aux philosophes grecs, qui débitent de grands discours sur les petites choses; notre coutume, à nous, est d'annoncer les grandes choses en peu de mots, afin que tout le monde s'en souvienne.* C'est en effet ainsi que se distingue le pays des dogmes de celui de l'argumentation... Lisez Platon; vous ferez à chaque page une distinction frappante. Toutes les fois qu'il est Grec il ennuie, et souvent il impatiente. Il n'est grand, sublime, pénétrant que lorsqu'il est théologien, c'est-à-dire lorsqu'il énonce des dogmes positifs et éternels séparés de toute chicane, et qui portent si clairement le cachet oriental, que, pour le méconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu l'Asie. Platon avait beaucoup lu et beaucoup voyagé : il y a dans ses écrits mille preuves qu'il s'était adressé aux véritables sources des véritables traditions. Il y avait en lui un *sophiste* et un *théologien;* ou, si l'on veut, un *Grec* et un *Chaldéen.* On n'entend pas ce philosophe, si on ne le lit pas avec cette idée toujours présente à l'esprit... Un caractère particulier de la Grèce, et qui la distingue, je crois, de toutes les nations du monde, c'est l'inaptitude à toute grande association politique ou morale. Les Grecs n'eurent jamais l'honneur d'être un peuple. L'histoire ne nous montre chez eux que des bourgades souveraines toujours en guerre et que rien ne put jamais amalgamer. La différence des dialectes annonçait celle des caractères ainsi que l'opposition des souverainetés; et ce même esprit de division, ils le portèrent dans la philosophie, qui se divisa en sectes, comme la souveraineté s'était divisée en petites républiques indépendantes et ennemies. Ce mot de *secte* étant représenté dans la langue grecque par celui d'*hérésie*, les Grecs transportèrent ce nom dans la religion. Ils dirent l'*hérésie des ariens*, comme ils avaient dit jadis l'*hérésie des stoïciens.* Ils furent *hérétiques*, c'est-à-dire *divisionnaires* dans la religion, comme ils l'avaient été dans la politique et la philosophie. Il serait superflu de rappeler à quel point ils fatiguèrent l'Eglise dans les premiers siècles. Possédés du démon de l'orgueil et de celui de la dispute, ils ne laissent pas respirer le bon sens; chaque jour voit naître de nouvelles subtilités; ils mêlent à tous nos dogmes je ne sais quelle métaphysique téméraire qui étouffe la simplicité évangélique. »

Ce qui est vrai dans le passage que nous venons de citer, c'est la différence, nettement mise en relief, de l'esprit grec et de l'esprit oriental; l'Orient, c'est l'*autorité* intellectuelle, c'est la foi, c'est la théologie qui se souvient et répète; la Grèce, c'est la liberté, c'est la raison, c'est la philosophie toujours prête à la recherche, à l'examen, à l'analyse et au doute. Ce qui est faux, ce qui a reçu le plus éclatant démenti de la critique, c'est la négation de l'originalité, du génie scientifique et philosophique de la Grèce, c'est la supériorité accordée à la philosophie et à la science orientales. *Science orientale*, ces deux mots sont contradictoires; rien n'est mieux démontré que l'incapacité et l'impuissance scientifiques de l'Orient; l'Orient n'est jamais sorti de l'hallucination, du rêve, de la mythologie; le surnaturel lui a toujours caché ou défiguré la nature; la magie et l'astrologie, voilà les beaux présents qu'il a faits au monde. C'est en Grèce que l'homme a commencé à vivre intellectuellement, à *penser*, dans le véritable sens du mot, c'est-à-dire à analyser ses conceptions et à systématiser ses connaissances. Selon la forte et heureuse expression de M. Renouvier, la Grèce s'éleva du sein de la pesante antiquité, comme un grand homme qui s'agite au milieu de la masse vulgaire des esprits.

Si de la Grèce nous passons à Rome, nous n'y trouvons ni l'esprit d'autorité, ni l'esprit de liberté intellectuelle; le génie latin est pratique, positif, utilitaire; il n'a rien de subtil et de délié; il n'est pas métaphysique, idéologue, comme le génie grec; réfractaire aux spéculations et aux théories, il s'attache aux faits, aux conséquences, aux applications; il s'occupe d'administration et de législation, de morale et de droit. Servante de la politique, la religion, à Rome, ne pénètre pas l'homme intérieur, l'homme spirituel; elle ne lui impose pas de dogmes; il est vrai que l'homme intérieur, l'homme spirituel n'existe pas dans ce rude citoyen dont toutes les facultés appartiennent à la chose publique, et à qui le poëte a dit : *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* Quel sens peuvent avoir pour lui les mots *foi* et *pensée?* Que l'Orient *croie*, que la Grèce *pense*, qu'ils se disputent l'empire des âmes, le génie matérialiste de Rome n'a souci que de l'empire sur les corps et sur les actes, et d'ailleurs n'en connaît, n'en imagine pas d'autre.

Grâce à la conquête grecque, suivie bientôt de la conquête romaine, le génie oriental (en ce qu'il avait de plus pur et de plus élevé), le génie hellénique et le génie latin purent se rencontrer et s'unir pour donner naissance à l'*autorité* intellectuelle la plus savante, et en même temps la plus puissante qui eût encore dominé les esprits. La construction fut lente et laborieuse. L'Orient fournit, avec les éléments traditionnels et surnaturels, le type et l'idée désormais et pour longtemps souveraine de *sainteté.* La Grèce exerça sa puissance d'analyse sur le trésor de traditions et de révélations qui venait donner un aliment à sa *sagesse* épuisée; elle y mêla et y retrouva ses propres spéculations; elle élabora les dogmes, les circonscrivit, les amena en quelque sorte à la lumière de la pensée réfléchie, en un mot, les tira, à travers mille controverses, de l'indétermination orientale. Rome apporta son esprit politique et administratif, amoureux d'unité, d'organisation et de discipline, préoccupé d'ordre et de morale, prêt à mettre un frein aux curiosités et à imposer silence aux discussions. *L'autorité* prit alors le nom d'*infaillibilité* et il y eut dans le monde, ce qu'on n'y avait pas encore vu, un *pouvoir spirituel* ayant sa vie propre, parfaitement distincte de celle du pouvoir temporel.

— *De l'autorité intellectuelle au moyen âge.* Le bon temps de l'*autorité* intellectuelle est le moyen âge. L'infaillibilité ecclésiastique ne s'appliquait directement, sans doute, qu'à l'ordre religieux et à l'ordre moral; mais dans le monde de la pensée tout se tient : les vérités de l'ordre social touchent à celles de l'ordre moral; la philosophie proprement dite et la science touchent à la métaphysique religieuse. En réalité, l'esprit humain tout entier était atteint et dompté; toute issue lui était fermée. Sur les pas de chaque découverte, de chaque hypothèse, de chaque système, de chaque doute, un dogme se dressait menaçant, armé de foudres. La théologie était maîtresse, la philosophie servante, *ancilla.* Plus d'initiative de la pensée, plus de recherche libre; il fallut éviter l'originalité, la nouveauté, la témérité; on lut, on cita, on interpréta, on commenta, et ce fut toute l'activité intellectuelle; on s'enferma dans la grammaire et dans la logique formelle; le raisonnement servit exclusivement à tirer les conséquences de prémisses trouvées dans un texte. La théologie, science maîtresse, devint le patron sur lequel se modelèrent toutes les autres sciences; la *foi* devint la forme unique et universelle de l'affirmation; il y avait des *écritures* pour la religion : les deux Testaments, les écrits des Pères, les canons des conciles; il y eut aussi des *écritures* pour la philosophie, la physique, l'astronomie : la médecine : les ouvrages d'Aristote, de Galien, de Ptolémée. Accorder, concilier ces *écritures*, ces *autorités*, les fortifier les unes par les autres, fut l'effort des docteurs de l'époque : de là ces encyclopédies appelées *Sommes*, qui nous révèlent naïvement les bases purement autoritaires où le moyen âge faisait reposer toute certitude, et parmi lesquelles l'œuvre capitale de saint Thomas d'Aquin occupe le premier rang.

— *Décadence de l'autorité intellectuelle à partir de la Renaissance.* Si jamais le règne de l'*autorité* sur l'esprit humain a dû paraître universel et éternel, c'est à l'époque où florissaient les maîtres de la philosophie scolastique, Alexandre de Hales, le *docteur irréfragable;* saint Thomas d'Aquin, le *docteur angélique;* Duns Scot, le *docteur subtil;* Henri de Gand, le *docteur solennel;* à l'époque où, dans la *Somme* de saint Thomas, la science profane représentée par le *philosophe*, par Aristote, contractait avec la science sacrée un mariage réputé indissoluble. Eh bien, à cette même époque, une protestation se fit entendre contre l'*autorité;* un moine, Roger Bacon, osa déclarer que la science du moyen âge, tout entière tirée de l'antiquité, de la tradition, formait un édifice fragile et caduc. « Il est curieux, dit M. Pierre Leroux, de voir l'*autorité* attaquée au XIIIe siècle. Le fait paraîtra invraisemblable; il est cependant certain. Toute la première partie de l'*Opus majus* est une censure solide et lumineuse du préjugé de l'*autorité* et une démonstration des erreurs qui en découlent, et, chose remarquable, c'est à un pape que Roger Bacon s'adresse... Il est vrai que cette *autorité* qu'il nie, c'est principalement celle des anciens; il met hors de cause l'Ecriture sainte et la puissance légitime de l'Eglise : mais indirectement la thèse se trouve d'une généralité qui comprend et embrasse tout; car l'interprétation même de l'Ecriture et l'exercice de la puissance ecclésiastique lui paraissent faussés dans leur source par le préjugé d'une servile admiration pour l'antiquité. »

Roger Bacon élève contre la philosophie scolastique trois accusations capitales : il lui reproche d'abord sa crédulité aveugle pour l'*autorité* d'Aristote et des anciens, puis son ignorance de l'antiquité sacrée et de l'antiquité profane, poussée à tel point que son Aristote même est un Aristote controuvé; enfin, il l'accuse de rester étrangère au sentiment de la réalité et à la contemplation de la nature. Quoi de plus arbitraire, dit-il, que de déclarer un certain jour tel ou tel philosophe infaillible? Aristote, autrefois suspect d'impiété et proscrit des écoles, est aujourd'hui érigé en maître souverain. Quel est son titre? Il est savant, dit-on : soit, mais il n'a pas tout su. Il a fait ce qui était possible pour son temps, mais il n'est pas parvenu au terme de la sagesse. Du reste, les saints eux-mêmes ne sont pas infaillibles; ils se sont souvent trompés, souvent rétractés, témoin saint Augustin, saint Jérôme et Origène. Mais, dit l'Ecole, il faut respecter les anciens. Eh, sans doute! les anciens sont vénérables, et on doit se montrer reconnaissant envers eux pour nous avoir frayé la route; mais on ne doit pas oublier que ces anciens furent hommes, et qu'ils se sont trompés plus d'une fois; ils ont même commis d'autant plus d'erreurs qu'ils sont plus anciens, car les plus jeunes sont en réalité les plus vieux; les générations modernes doivent surpasser en lumières celles d'autrefois, puisqu'elles héritent de tous les travaux des siècles passés.

Pour détruire le préjugé de l'*autorité*, Roger Bacon invoque l'*autorité* même des anciens; il cite Sénèque. Ce philosophe n'a-t-il pas dit, dans ses *Questions naturelles*, que les anciennes opinions ont dû être peu exactes et peu solides; que les hommes, encore grossiers et faisant, pour ainsi dire, leur apprentissage, erraient à tâtons autour de la vérité; que tout était nouveau pour ceux qui essayaient pour la première fois, et qu'ensuite, par des efforts répétés, les mêmes choses étaient devenues plus connues et plus faciles; enfin, que rien n'est parfait en commençant? N'a-t-il pas dit dans ce même traité : Un temps viendra où ce qui est aujourd'hui caché sera révélé au grand jour par l'effet même de la succession des générations, et par le travail d'une humanité plus longtemps prolongée. Il prouve ensuite, par quelques exemples tirés de l'histoire des sciences, qu'en fait ç'a été toujours la marche de l'esprit humain que les modernes aient ajouté aux ouvrages de leurs devanciers, et les aient redressés dans leurs erreurs : *Semper posteriores addiderunt ad opera priorum et multa correxerunt.* Puis il conclut par cette règle : « Cela étant, nous ne devons nullement notre adhésion à tout ce que nous avons appris *pour l'avoir entendu dire ou pour l'avoir lu dans des livres;* mais c'est un devoir pour nous d'*examiner* avec la plus sévère attention les opinions de nos prédécesseurs sur la terre, afin d'y *ajouter* ce qui leur manque, et de *corriger* ce qui en est faux et erroné, toutefois en le faisant avec toute modestie et convenance. » (*Quoniàm igitur hæc ità se habent, non oportet nos adhærere omnibus quæ audivimus et legimus, sed examinare debemus districtissime sententias majorum ut addamus quæ eis defuerunt et corrigamus quæ errata sunt, cum omni tamen modestia et excusatione.*)

Le second reproche que Roger Bacon adresse au scolasticisme, c'est de très-mal connaître ces anciens dont il invoque sans cesse l'*autorité.* Si du moins ceux qui font d'Aristote l'incarnation de la sagesse humaine, et qui prétendent le mettre d'accord avec la sagesse divine, étaient en état de le comprendre et de l'apprécier! Mais ils ne possèdent que des fragments de ses nombreux ouvrages, et ces fragments, ils ne les ont pas lus dans l'original; ils s'en rapportent aux versions latines. Or, quoi de plus indigne de confiance que les traducteurs latins d'Aristote? Du reste, connaît-on mieux l'antiquité sacrée elle-même? Pas davantage. Et pourquoi cela? C'est qu'on ne sait pas plus l'hébreu que le grec. Parmi les textes sacrés, les uns sont mal traduits, les autres font absolument défaut. Les livres saints sont pleins d'obscurités, et saint Jérôme lui-même ne les a pas toujours bien compris. Ceux qui font tant de bruit de l'*autorité* devraient bien, il semble, et avant tout, s'efforcer de la rendre, de la conserver pure et de bon aloi par la connaissance des langues et la critique des textes.

L'étude de l'antiquité est excellente, à condition qu'on n'ajoute pas foi, *sans examen*, à ce qu'elle nous apprend; à condition aussi que ce soit l'antiquité véritable, et non une antiquité *de convention.* Mais il est, selon Roger Bacon, une étude bien plus féconde et bien plus nécessaire, c'est l'étude de la nature, c'est la contemplation directe des œuvres de Dieu. Au-dessus de l'*autorité*, au-dessus même du raisonnement, il faut placer l'*expérience.* Dans toute recherche, dit-il, il faut employer la meilleure méthode possible. Or, cette méthode consiste à étudier dans leur ordre nécessaire les parties de la science, à placer au premier point ce qui réellement doit se trouver au commencement, le plus facile avant le plus difficile, le général avant le particulier, le simple avant le composé; il faut encore choisir pour l'étude les objets les plus utiles, en raison de la brièveté de la vie; il faut enfin exposer la science avec toute clarté et toute certitude, sans mélange de doute et d'obscurité. Or, tout cela est impossible sans l'expérience; car nous avons bien divers moyens de connaître, c'est-à-dire l'*autorité*, le raisonnement et l'expérience; mais l'*autorité* n'a pas de valeur si on n'en rend compte, *non sapit nisi detur ejus ratio;* elle ne fait rien comprendre, elle fait seulement croire; elle s'impose à l'esprit sans l'éclairer. Quant au raisonnement, on ne peut distinguer le sophisme de la démonstration qu'en vérifiant la conclusion par l'expérience et par la pratique. »

Roger Bacon avait eu raison deux siècles trop tôt. Sa voix resta isolée, perdue au milieu de celles qui célébraient l'*autorité.* Elle ne pouvait avoir d'écho dans un temps où la science présentait si bien l'image du définitif, que les esprits les plus éminents s'occupaient uniquement d'en rassembler et d'en coordonner les diverses parties.

Au XVe siècle commencent réellement les luttes de la science libre contre la science d'*autorité.* Trois grands événements préparent le triomphe de la première : l'invention de l'imprimerie, la prise de Constantinople par les Turcs, et la découverte du nouveau monde. Chaque jour, l'esprit de saint Thomas recule, l'esprit de Roger Bacon gagne du terrain. Les littérateurs grecs, fuyant la domination turque, avaient trouvé un asile en Italie. Ils enseignèrent à lire dans leur langue originale les poëtes, les orateurs, les historiens, les philosophes, les savants de l'ancienne Grèce; ils en multiplièrent d'abord les manuscrits, et bientôt après les éditions. L'antiquité tout entière, ressuscitée, apparut dans sa lumière et sa beauté, et fit rougir des travestissements qu'on lui avait fait subir, du costume barbare dont on l'avait affublée. Tout le travail encyclopédique des *Sommes* était perdu; le centre de la vie intellectuelle était déplacé. « Un instant, dit M. Renouvier, le monde fut saisi de vertige. Lois, mœurs, institutions, religion même, tout fut oublié. On put croire que le moyen âge s'abîmerait, et que Julien allait renaître. On écrivit des hymnes au soleil, on pronostiqua le retour du paganisme. » Ce qui caractérise ce premier moment de la Renaissance, ce n'est pas encore l'affranchissement de l'esprit, c'est le conflit des *autorités*, si bien unies jusqu'alors. A l'Aristote de la scolastique ceux-ci opposent le véritable Aristote, ceux-là Platon, d'autres Zénon, Epicure ou Pythagore; on veut encore un maître, mais on le choisit, ce qui est déjà, comme le remarque fort bien Condorcet, commencer à secouer le joug.

En même temps que la Renaissance oppose à l'*autorité* des anciens, commentés et dénaturés par l'Ecole, celle de ces mêmes anciens, interprétés par une libre érudition et une libre critique, la Réforme oppose à l'*autorité* de l'Eglise le libre examen appliqué à la Bible et aux écrits des Pères. Grâce à l'imprimerie, qui fonde peu à peu sa prodigieuse puissance, les livres de l'antiquité sacrée, comme de l'antiquité profane, sont mis entre toutes les mains; tout homme peut entrer directement en rapport avec la pensée de ceux qui l'ont précédé; le livre, *autorité passive, morte*, pour ainsi dire, sollicite l'activité de la pensée, la réflexion, au lieu de l'étouffer; l'empire de la foi passive qui naît de l'audition (*fides ex auditu*) est renfermé dans des frontières de plus en plus étroites.

Mais il fallait que l'esprit humain apprît à croire à lui-même, à sa propre fécondité, qu'au lieu de regarder toujours vers le passé, il s'élançât hardiment vers l'avenir; enfin, qu'il s'affranchît du livre comme de l'*autorité vivante, parlante* et *enseignante* de l'école et de l'Eglise. Le branle fut donné dans cette direction par les découvertes géographiques et par les découvertes astronomiques. Les unes montrèrent un nouveau ciel à l'Europe étonnée, et lui ouvrirent des terres que les anciens n'avaient pas connues; les autres, en révélant le véritable système du monde, atteignirent d'un seul coup la triple *autorité* de Ptolémée, de la Bible et du sens commun. Christophe Colomb avait eu à défendre son opinion sur la sphéricité de la terre et sur la possibilité d'en faire le tour, devant le collège de Salamanque, composé des plus savants professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques, et des dignitaires les plus éminents de l'Eglise. « Aucune discussion, dit M. Liebig, n'exerça plus d'influence sur le développement intellectuel de l'humanité. » Comment la terre pourrait-elle être ronde, disait l'*autorité*, puisqu'on lit dans les *Psaumes* que le ciel est tendu comme une peau? Et quand saint Pierre, dans sa *Lettre aux Hébreux*, compare le ciel à un tabernacle ou à une tente déployée sur la terre, comment nier encore qu'elle soit plate? Lactance et saint Augustin ne se sont-ils pas prononcés contre l'existence des antipodes? Quelle prétention d'ailleurs, pour un *homme du commun*, de vouloir faire une si grande découverte, quand la forme du monde a été l'objet des méditations de tant de philosophes et de savants, quand tant de hardis marins y ont navigué depuis des milliers d'années! L'impression dut être grande quand on apprit que l'*homme du commun* avait eu raison contre les maîtres de la science d'*autorité.*

Il n'y avait pas moyen de nier l'Amérique; l'*autorité* dut se résigner à accepter la géographie nouvelle; mais elle mit un opiniâtre acharnement à disputer à l'astronomie ses conquêtes, et à défendre, comme la plus importante de ses citadelles, le système de Ptolémée. Pourtant, la science libre, sous la plume prudente de Copernic, s'était faite bien humble; elle allait au-devant des reproches; elle s'excusait presque d'avoir raison; elle n'entendait présenter le mouvement de la terre que comme une hypothèse, et encore une hypothèse ancienne. La tâche imposée à l'astronome, disait-elle, est d'observer exactement les mouvements célestes, d'imaginer les hypothèses les plus propres à les bien représenter; puisqu'il est impossible d'arriver *aux véritables causes que la révélation seule pourrait faire connaître*, il doit être permis de supposer celles qui se trouveront les plus propres à faciliter les calculs. Il n'est d'ailleurs nullement besoin que les hypothèses soient vraies ni même vraisemblables.

Malgré ces atténuations et ces précautions, le mouvement de la terre occupait dans le système général des connaissances une place trop importante, trop centrale, pour passer sans résistance. La lutte fut longue : on connaît la réaction de Tycho-Brahé et la persécution dont Galilée fut victime. Lorsque Josué, disaient les théologiens, a défendu au soleil de se mouvoir vers Gabaon, Dieu, obéissant à sa voix, l'a arrêté au milieu du ciel : on ne peut ni l'ignorer, ni l'oublier. C'est donc le soleil qui se meut : arrête-t-on ce qui est immobile? Quand l'ombre rétrograda sur le cadran d'Achaz, le soleil remonta de dix degrés; suivant les partisans de Copernic, la terre a rétrogradé et non le soleil; l'embarras d'une telle interprétation est manifeste. Isaïe, inspiré de Dieu, était pénétré de la sagesse à laquelle rien n'est caché; il savait la vérité. Que lui eût-il coûté de la dire nettement? Il a été dit : le ciel est en haut et la terre en bas; si la terre tournait dans un cercle embrassant Mercure, Vénus et le Soleil, serait-elle réellement en bas? D'ailleurs, ajoutaient-ils, il est impossible de faire de la terre une planète, car, on sait qu'à chaque planète est attaché un ange chargé spécialement de la conduire; pour la terre, où pourrait habiter son conducteur? A la surface? On le verrait bien. Au centre? C'est la demeure des démons.

La science d'*autorité* ne se contenta pas de ces beaux arguments; elle appela à leur aide le bras séculier; ne pouvant répondre à Galilée, on l'emprisonna; on lui fit abjurer à genoux l'*hérésie* du mouvement de la terre. Malheureusement, cette abjuration, arrachée par la force à un vieillard, ne pouvait empêcher ni les systèmes de Ptolémée et de Tycho-Brahé d'être impossibles et absurdes, ni les mathématiciens de suivre leurs calculs et leurs démonstrations, ni le télescope de faire son office entre les mains des astronomes, ni *la terre de tourner. E pur si muove* (*et pourtant elle tourne*); on a prêté ce mot à Galilée; s'il ne fut pas prononcé, il fut certainement dans sa pensée, et non-seulement dans sa pensée, mais dans celle de tous les hommes qui suivaient alors le mouvement scientifique. Hélas! nous n'en pouvons mais; elle tourne, *e pur si muove*, elle tourne en dépit de vos textes et de vos foudres, ce fut la réponse ironique de la science libre aux puériles violences de Rome. La pauvre *infaillibilité* s'était attaquée là à plus fort qu'elle, non à l'affirmation passionnée et orgueilleuse d'un chef d'école, d'un fondateur de secte, à la subjectivité; mais à quelque chose d'objectif et d'impersonnel, à une vérité scientifique.

En même temps que le sceptre d'Aristote et de Ptolémée, tombait celui de Galien. Tandis que Copernic, Kepler et Galilée créaient une astronomie nouvelle, une anatomie nouvelle et une médecine nouvelle naissaient avec Vésale et Paracelse; et Campanella, appelant l'esprit de liberté à renouveler la philosophie, comme il avait renouvelé les sciences particulières, pouvait s'écrier : « L'imprimerie n'a-t-elle pas été découverte à notre époque! Colomb n'a-t-il pas trouvé un nouveau monde inconnu des anciens!... Et les étoiles nouvelles de Galilée, et le mouvement de la terre de Copernic, et le tour du monde des Portugais, et la réforme du calendrier et de l'astronomie, et le canon, et la boussole!... Les réformes déjà tentées dans la philosophie doivent faire prévoir de même *son complet renouvellement;* et quiconque nie que le génie moderne puisse surpasser le génie antique doit aussi nier le nouveau monde et les étoiles et les planètes, les mers, les animaux, les colonies, et les sectes modernes, et la nouvelle cosmographie. »

Avec le *Novum organum* de François Bacon et le *Discours de la méthode* de Descartes apparaît ce *renouvellement complet* de la philosophie, qui, terminant l'évolution de la Renaissance, ouvre véritablement l'ère de la liberté de l'esprit. Ce n'est plus à l'*autorité*, c'est à l'observation et à la méditation, devenues *méthodiques*, que l'homme demandera désormais les certitudes scientifiques et philosophiques. A la place du *syllogisme* qui suppose les premiers principes des sciences, l'*induction* qui les établit en interrogeant la nature et en interprétant ses réponses. A la place de l'*ipsedixitisme*, toujours prêt à citer ses maîtres et à répéter la leçon apprise, le *doute*, qui commence par dépouiller l'esprit de toutes les opinions reçues pour y construire à nouveau sur de plus solides bases et dans un meilleur ordre. Observer avec exactitude, analyser avec précision, généraliser avec rigueur : voilà les préceptes de Bacon. Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connaisse *évidemment* être telle; conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés : voilà les préceptes de Descartes.

Ecoutez Bacon poursuivant le dogmatisme, le traditionalisme, l'*autorité* sous toutes ses formes, et montrant l'indigence et la stérilité des enseignements puisés dans l'école et dans les livres :

« Nous devons, avant d'entrer en matière, détruire franchement, et sans détours, cette excessive admiration qu'on prodigue aux choses déjà inventées, afin que les hommes une fois détrompés à cet égard cessent de s'en exagérer à eux-mêmes ou d'en vanter l'abondance ou l'utilité. Car, si l'on considère d'un peu près toute cette prétendue variété de connaissances qu'on croit répandues dans les livres, qu'y trouvera-t-on? D'éternelles répétitions de la même chose, un peu diversifiée par la manière de la traiter, mais dont l'invention s'était saisie depuis longtemps; en sorte que cette abondance, qu'au premier coup d'œil on croit y voir, se réduit, tout examiné, à bien peu de chose..... Si de telles sciences n'étaient absolument mortes, eût-il été possible qu'elles restassent ainsi, durant plusieurs siècles, comme clouées presque à la même place, et qu'elles ne présentassent aucun accroissement digne du genre humain, et cela au point que le tableau de la succession et de la tradition des sciences ne représente que les personnages d'un maître et d'un disciple, au lieu de ceux d'un inventeur et d'un homme qui ajoute quelque chose de notable aux découvertes de son prédécesseur? Cependant, nous voyons que le contraire a lieu dans les arts mécaniques, lesquels, comme s'ils étaient pénétrés d'un certain esprit vivifiant, croissent et se perfectionnent de jour en jour. La philosophie, au contraire, et les sciences intellectuelles, semblables à des statues, sont encensées et adorées, mais demeurent immobiles. De plus, si quelquefois elles fleurissent avec leur premier auteur, elles ne font ensuite que dégénérer; car une fois que les hommes se sont coalisés pour s'assujettir à l'opinion d'un seul, ils n'ajoutent plus rien au corps même des sciences; mais, semblables à autant d'esclaves, ils se mettent à la suite de certains auteurs pour leur servir de cortége et de décoration.....

» La crédulité qui a revêtu tels auteurs des sciences d'une certaine prérogative de dictateur pour statuer, et non d'une simple autorité de sénateur pour conseiller, a fait un tort infini aux sciences. C'est la principale cause de leur décadence et de leur abaissement. C'est là ce qui fait qu'aujourd'hui, manquant de substances, elles ne font que languir, et ne prennent plus d'accroissement sensible : de là il est arrivé que, dans les arts mécaniques, les premiers inventeurs ont fait peu de découvertes, et que le temps a fait le reste; mais que dans les sciences, les premiers auteurs ayant été fort loin, le temps n'a fait que miner et ruiner leur ouvrage..... La véritable cause de cette différence est que, dans les arts mécaniques, un grand nombre d'esprits ont concouru vers un seul point, au lieu que, dans les sciences et les arts libéraux, un seul esprit a écrasé tous les autres par son poids et son ascendant. Et ces esprits supérieurs, trop souvent leurs sectateurs les ont plutôt altérés qu'enrichis. Car, de même que l'eau ne s'élève jamais au-dessus de la source d'où elle est dérivée, de même aussi la doctrine d'Aristote ne s'élèvera jamais au-dessus de la doctrine de ce même Aristote. Ainsi, quoique cette règle qui dit que *tout homme qui apprend doit se résoudre à croire*, ne nous déplaise nullement, il est bon pourtant d'y joindre cette autre règle, que *tout homme déjà suffisamment instruit doit user de son propre jugement.* Car, ce que les disciples doivent à leurs maîtres, c'est seulement une sorte de foi provisoire, une simple suspension de jugement jusqu'à ce qu'ils se soient bien pénétrés de l'art qu'ils apprennent; mais ils ne leur doivent jamais un entier renoncement à leur liberté, ni une perpétuelle servitude d'esprit. Ainsi, pour terminer ce que nous avons à dire sur ce sujet, nous nous contenterons d'ajouter ce qui suit : rendons aux grands maîtres l'hommage qui leur est dû, mais sans déroger à ce qui est dû aussi à l'auteur des auteurs, au père de toute vérité, au temps.....

« Une cause qui a fait obstacle aux progrès que les hommes auraient pu faire dans les sciences, et qui les a, pour ainsi dire, cloués à la même place, comme s'ils étaient enchantés, c'est ce profond respect qu'ils ont d'abord pour l'antiquité, puis pour l'*autorité* de ces personnages qu'ils regardent comme de grands maîtres en philosophie, enfin pour l'opinion publique. L'opinion publique, le consentement général, n'est qu'un signe trompeur du vrai. La véritable unanimité est celle qui règne entre des hommes qui, dans toute la liberté de leur jugement et après un mûr examen, tombent d'accord sur les mêmes points; mais comme cette multitude d'hommes, qui semblent

être tous du même sentiment sur la philosophie (histoire), ne s'accordent ainsi que par l'effet d'un même préjugé et d'une même déférence pour une *autorité* qui les subjugue tous, c'est plutôt un assujettissement comme qu'un vrai consentement. D'ailleurs, quand ce prétendu consentement serait aussi réel et aussi universel qu'on le dit, tant s'en faut qu'une telle unanimité doive être tenue pour une véritable et solide *autorité*, qu'au contraire il fait naître une violente présomption en faveur du sentiment opposé; et, dans les choses intellectuelles, c'est de tous les signes le plus suspect. Car au fond, rien ne plaît au grand nombre que ce qui flatte l'imagination et enlace l'entendement en se liant aux notions vulgaires. Ainsi, ce mot si connu que l'hocus appliquait aux mœurs, s'applique également bien aux opinions philosophiques : Lorsque la multitude, disait-il, est d'accord avec vous et vous applaudit, ayez soin aussitôt de vous bien examiner vous-même, afin de voir si, soit dans vos discours, soit dans vos actions, il ne vous serait pas échappé quelque sottise...

« Quant à l'antiquité, l'opinion qu'on s'en forme, faute d'y avoir suffisamment pensé, est tout à fait superficielle et n'est guère conforme au sens naturel du mot auquel on l'applique. C'est à la vieillesse du monde et à son âge mûr qu'il faut attacher ce nom d'antiquité. Or, la vieillesse du monde, c'est le temps où nous vivons, et non celui où vivaient les anciens, et qui était sa jeunesse. A la vérité, le temps où ils ont vécu est le plus ancien par rapport à nous; mais par rapport au monde, ce temps était nouveau. Or, de même que, lorsqu'on a besoin de trouver dans quelque individu une grande connaissance des choses humaines et une certaine maturité de jugement, on cherchera plutôt l'une et l'autre dans un vieillard que dans un jeune homme, connaissant assez l'avantage que donnent au premier sa longue expérience, le grand nombre et la diversité des choses qu'il a vues, ou dire ou pensées lui-même; c'est ainsi, et par la raison, que si notre siècle, connaissant mieux ses forces, avait le courage de les éprouver et la volonté de les augmenter en les exerçant, on aurait lieu d'en attendre de plus grandes choses que de l'antiquité où l'on cherche ses modèles : car le monde étant plus âgé, la masse des observations et des expériences s'est accrue à l'infini... Ne serait-ce pas une honte pour le genre humain d'avoir découvert de nos jours dans le monde matériel tant de contrées, de terres, de mers et d'astres, et de souffrir en même temps que les limites du monde intellectuel fussent resserrées dans le cercle étroit des découvertes de l'antiquité! »

Comme on le voit, Bacon prend à tâche d'exciter nos défiances et de diminuer nos admirations et nos respects envers la tradition et la science antique. L'admiration et le respect, semble-t-il nous dire, paralysent vos courages. Osez regarder et juger! Ces anciens, desquels vous ne pouvez détacher les yeux, n'ont presque rien su, presque rien fait; ils vous ont laissé pour ainsi dire tout à découvrir. C'étaient des enfants, vous êtes des hommes; c'étaient des apprentis, vous devez être des maîtres. Vous pouvez sans doute, pourvu que vous soit sous bénéfice d'inventaire, accepter l'héritage intellectuel qu'ils vous ont laissé. Mais gardez-vous de tenir cet héritage en trop haute estime, de croire qu'il puisse vous tirer de cette pauvreté native et vous dispenser du travail, de la recherche, de l'invention. En certains passages il va plus loin, et semble appeler le doute et la méthode de Descartes : « Les deux routes de la contemplation, dit-il, ne diffèrent point des deux routes de l'action dont les anciens ont tant parlé; routes dont l'une, disaient-ils, unie et facile au commencement, devient sur la fin tout à fait impraticable, et l'autre, rude et scabreuse à l'entrée est, pour peu qu'on y pénètre, tout à fait libre et aplanie. C'est ainsi que dans la contemplation, si l'on veut commencer par la *certitude*, on finira par le *doute*, au lieu que si, commençant par le doute, on a la patience de l'endurer quelque temps, on finira par la certitude. » Et ailleurs : « Il n'a point encore paru de mortel d'un esprit assez *ferme* et assez *constant* pour s'imposer la loi d'effacer entièrement de sa mémoire toutes les théories et les notions communes, pour recommencer tout et appliquer de nouveau aux faits particuliers son entendement bien aplani, et, pour ainsi dire, tout ras. Aussi notre philosophie n'est-elle qu'un amas, qu'un fatras composé du produit de la crédulité, du hasard et des notions que nous avons sucées avec le lait. »

Un homme se rencontra, qui eut cette *fermeté* et cette *constance* d'esprit. Répudier tout héritage intellectuel; s'affranchir de la tradition, au point non-seulement de la juger, de la réduire à sa juste valeur, mais de la considérer comme non avenue, de l'écarter complétement; faire lui-même dans son intelligence la nuit, puis la lumière; partir du doute pour arriver à une certitude qui fût vraiment sienne, et, sur les ruines des opinions reçues et convenues, élever seul l'édifice de la science : telle fut l'entreprise de Descartes. Il y fut conduit, comme il le raconte lui-même, par les contradictions des doctes, par l'anarchie que la Renaissance avait introduite dans l'Ecole, puis par celle que ses voyages lui révélèrent dans les croyances et les coutumes du genre humain. « J'ai été nourri, dit-il, aux lettres dès mon enfance, et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'étude, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion; car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance; et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient, et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares, qui avaient pu tomber entre mes mains. Avec cela je savais les jugements que les autres faisaient de moi, et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres; et enfin notre siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits qu'aît été aucun des précédents; ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer. »

Descartes en était venu à considérer la philosophie commune, la philosophie de l'Ecole et des livres comme le moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et de se faire admirer des moins savants; la logique traditionnelle comme une dialectique qui enseigne les moyens de faire entendre à autrui ce qu'on sait, ou même aussi de dire sans jugement plusieurs paroles touchant ce qu'on ne sait pas; les sciences comme dépourvues de solidité, en raison du peu de valeur des fondements philosophiques sur lesquels elles sont bâties. Il résolut, sitôt que l'âge lui eut permit de sortir de la sujétion de ses précepteurs, de quitter entièrement l'étude des lettres, et de ne plus chercher d'autre science que celle qui pourrait se trouver dans le grand livre du monde. « J'employai, dit-il, le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. »

Après l'éducation par les maîtres et les livres, par les voyages dans le temps, par les conversations avec les honnêtes gens des siècles passés: l'éducation par les voyages dans l'espace, par l'observation du monde, par la comparaison des mœurs des divers peuples. Quel fut le résultat de cette seconde éducation? Aussi peu satisfaisant que celui de la première. L'*autorité* du sens commun ne lui apporta pas plus de certitude que l'*autorité* de la tradition. « En considérant les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume; et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle et nous rendre moins capables d'entendre raison. »

Voilà Descartes *arrivé* au doute. Nous disons *arrivé*, parce que son doute n'est pas qu'ici qu'un résultat, une conséquence; ce n'est pas encore un principe, un point de départ. C'est le doute critique qui suit l'examen et la comparaison des doctrines; ce n'est point encore le doute dogmatique, hypothétique, qui précède la recherche de la vérité; le doute révolutionnaire, individualiste, qui dit à l'histoire : je ne te connais pas; à l'humanité : je ne sais pas si tu existes, et qui déblaye, de parti pris, l'esprit humain, afin que la raison puisse y faire de plus régulières et de plus belles constructions. Ce doute méthodique, négation non plus seulement empirique, mais *apriorique* et absolue de l'*autorité*, ne tarde pas à succéder à l'autre. « Après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris la résolution d'étudier en moi-même et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre, ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays, ni de mes livres. J'étais alors en Allemagne, où... je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle, ayant ainsi le loisir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommoder, en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps de grandes villes, sont ordinairement si mal composées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que considérant leurs édifices, chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés. Et si on considère qu'il y a eu néanmoins de tout temps quelques officiers qui ont eu charge de prendre garde aux bâtiments des particuliers pour les faire servir à l'ornement du public, on connaîtra bien qu'il est malaisé, en ne travaillant que sur les ouvrages d'autrui, de faire des choses fort accomplies. Ainsi je m'imaginai que les peuples qui ayant été autrefois demi-sauvages, et ne s'étant civilisés que peu à peu, n'ont fait leurs lois qu'à mesure que l'incommodité des crimes et des querelles les y a contraints, ne sauraient être si bien policés que ceux qui, dès le commencement qu'ils se sont assemblés, ont observé les constitutions de quelque prudent législateur... Et ainsi je pensai que les *sciences des livres*, au moins celles dont les raisons ne sont que probables et qui n'ont point d'autres démonstrations, étant composées et grossies peu à peu des opinions de plusieurs diverses personnes, ne sont point si approchantes de la vérité que les simples raisonnements que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se présentent. Et ainsi encore je pensai que pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et que ni les uns ni les autres ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle. Il est vrai que nous voyons point qu'on jette par terre toutes les maisons d'une ville pour le seul dessein de les refaire d'autre façon et d'en rendre les rues plus belles; mais on voit bien que plusieurs font abattre les leurs pour les rebâtir, et que même quelquefois ils y sont contraints quand elles sont en danger de tomber d'elles-mêmes et que les fondements n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoi je me persuadai qu'il n'y aurait véritablement d'apparence qu'un particulier fît dessein de réformer un Etat, en y changeant tout dès les fondements et en le renversant pour le redresser, ni même aussi de réformer le corps des sciences, ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner, *mais que pour toutes les opinions que j'avais reçues jusqu'alors en ma créance, je ne pouvais mieux que d'entreprendre une bonne fois de les en ôter, afin d'y en remettre par après ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes lorsque je les aurais ajustées au niveau de la raison.* Et je crus fermement que par ce moyen je réussirais à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bâtissais que sur de vieux fondements, et que je ne m'appuyasse que sur les principes que je m'étais laissé persuader en ma jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils étaient vrais. »

Il faut remarquer que Bacon et Descartes, les créateurs des méthodes qui ont affranchi l'esprit humain en donnant une direction, de la consistance, de la suite et de la fécondité à ses efforts, ne laissent pas, dans leur lutte contre l'*autorité*, que de lui reconnaître un empire légitime, se formant à lui interdire d'en passer les frontières. Dans la pensée de Bacon, la Bible et la révélation imposent leurs notions incontestables. Le rationalisme de Descartes est plus radical; mais il s'impose des limites quant à l'étendue. Il reste prudemment sur le terrain de la philosophie pure et des sciences proprement dites. Il ne se hasarde pas à mettre le pied sur celui de la théologie sacrée, de la politique, du droit, de la morale. Descartes a soin de déclarer que sa méthode n'atteint pas ces sujets, et qu'il ne prétend pas s'étendre franquillement dans le traditionnel et dans le convenu. En un mot, il semble faire deux parts du domaine de la pensée, deux parts de l'esprit humain; l'une qu'il livre au doute méthodique et au travail solitaire de la raison, l'autre qu'il abandonne, par une sorte de capitulation, à l'*autorité* de l'Eglise et à l'*autorité* de l'Etat. A la suite et à l'exemple de Descartes, la pensée du XVIe siècle maintint cette sorte de pacte entre le rationalisme et le traditionalisme, entre la foi et la libre pensée, qui n'a pas été sans influence sur le caractère organique et sur la sérénité et la splendeur intellectuelles de cette époque. Pascal fut l'éloquent interprète de cette pensée. Il distingue deux espèces de sciences : les sciences d'*autorité*, qui dépendent seulement de la mémoire et sont purement historiques, n'ayant pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit, telles que l'histoire, la jurisprudence, les langues et surtout la théologie, et les sciences de raisonnement et d'expérience, comme les sciences mathématiques et physiques, qui ont pour objet de chercher et de découvrir les vérités cachées. « S'il s'agit, dit-il, de savoir qui fut le premier roi des Français; en quel lieu les géographes placent le premier méridien; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature; quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter à ce qu'ils nous en apprennent? puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent. C'est l'*autorité* seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette *autorité* a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle : de sorte que, pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés... Il n'est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement, l'*autorité* y est inutile; la raison seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés : l'une avait tantôt tout l'avantage, ici l'autre règne à son tour. Mais comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté entière de s'y étendre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption. C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour l'avenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés, et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues... L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule *autorité* pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement et des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie au lieu de l'*autorité* de l'Ecriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. Cependant on voit, dans notre siècle, beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement, au lieu que celles qu'on produit dans la physique semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues : comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on rend aux plus anciens des Pères était seulement de bienséance! »

Plus loin, dans un passage souvent cité, l'auteur des *Pensées* montre que le respect de l'*autorité* dans les matières qui ne le comportent pas, poussé jusqu'à « faire un crime de contredire les anciens et un attentat d'ajouter à leurs connaissances est injurieux à la raison de l'homme, qu'il met en parallèle avec l'instinct des animaux, « puisqu'il en ôte la principale différence consistant en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal. » Il assigne à la *tradition* son véritable, son seul rôle légitime, qui est d'être un élément, un stimulant, une condition de *progrès*; il ne veut pas qu'elle pèse sur l'esprit humain et le fasse descendre à l'uniformité et à l'immobilité de l'instinct animal, mais qu'elle lui permette de s'élever toujours plus haut par l'accroissement continu des connaissances qui se transmettent de génération en génération. Il compare « la suite des hommes, pendant le cours des siècles, à un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement; « et rencontrant à une pensée déjà exprimée par les deux Bacon, il signale l'injustice de notre respect pour l'antiquité, qui « forme évidemment l'enfance de cet *homme universel*. »

Voilà l'*autorité* complétement et définitivement écartée de la métaphysique et de la philosophie naturelle. La libre pensée a conquis la deposis Bacon, depuis Descartes surtout, un vaste espace où elle peut se mouvoir à l'aise et sans être inquiétée dans sa possession. Mais l'*autorité*, nous l'avons déjà dit, a gardé sa citadelle sacrée, l'Ecriture, la théologie, et de ce centre elle étend son empire sur les sciences historiques, les sciences morales et les sciences politiques. Elle ne doit pas tarder à y être attaquée. Déjà, au XVIIe siècle même, un profond penseur, Spinoza, un dialecticien fécond et entreprenant, Bayle, avaient osé toucher à l'inviolabilité, jusque-là respectée, des dogmes religieux. Partant du principe cartésien que le criterium de la vérité est l'évidence, la notion claire et distincte,

Spinoza chercha l'évidence dans les *Ecritures*, dans les *Révélations*. Dans les *Ecritures*, il ne voit rien de la trouvant pas, rompit ouvertement avec toute espèce de *surnaturel*. Préludant aux travaux de la critique et de l'exégèse moderne, il ne voit dans les miracles, dans la valeur dogmatique de la Bible; il soutint qu'on y devait remplacer le sens métaphysique par le sens moral, seul important aux yeux des anciens Juifs; que les écrivains sacrés, et en particulier les prophètes, devaient être considérés comme de grands esprits *que l'exaltation faisait parler dans le sens de leurs opinions ou préjugés*; que la plupart de leurs prédictions ne méritaient pas d'être tenues pour *réelles* et vraies à la lettre, et sa résurrection ainsi que son ascension pour *spirituelles* et symboliques; que Dieu revêtant la nature humaine était une idée non moins absurde *qu'un cercle revêtant la nature d'un carré*. En même temps, il produisit, en dehors de toute *autorité* et de toute tradition, un système de morale et de politique tout entier puisé dans son rationalisme. Bayle se plut à ruiner l'*autorité* théologique en *assemblant*, comme il le dit lui-même, *parvit à Jupiter assemblant* les nuages, et, malgré ses doctes dogmes, sur tous les objets des controverses et des disputes religieuses. Refroidir le zèle en affaiblissant la foi du protestant comme du catholique et le rétablissement de la foi, de cette humiliation de la théologie, faire sortir le règne de la tolérance dans les esprits et dans les lois, tel fut le but auquel il vouait de la tradition et de la foi. Deux de ces écrivains méritent d'être cités ici, parce qu'ils ont donné une forme systématique à leur pensée : l'auteur de la *Législation primitive*, de Bonald, et l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Lamennais (dans sa phase catholique). Le premier fut conduit au principe de l'*autorité* intellectuelle par la considération de l'origine de la société. Voyez la forme de l'origine du langage. De Bonald repousse tout à la fois et les *idées innées* du rationalisme cartésien et les *sensations transformées* de l'empirisme condillacien. Le mystère des idées, dit-il, ne peut être dévoilé que si l'on explique l'être pensant par l'être parlant. La parole est l'expression naturelle de la pensée; nécessaire non-seulement pour en communiquer aux autres la connaissance, mais pour en avoir soi-même la connaissance intime, la conscience. La pensée se manifeste à l'homme, *se révèle*, avec l'expression et par l'expression, comme le soleil se montre à nous par la lumière et avec la lumière. La solution du problème de l'intelligence peut être présentée sous cette formule : *Il est nécessaire que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée*, ce qui veut dire qu'*il est nécessaire que l'homme sache la parole avant de parler*, proposition évidente et qui exclut toute idée d'invention de la parole par l'homme. L'homme, à quelque époque qu'on le suppose de la durée, a donc reçu la parole et n'a pu l'inventer, comme il la reçoit aujourd'hui et ne l'invente pas. La connaissance des vérités morales, qui sont nos idées, est *innée*, non dans l'homme, mais dans la société, dans ce sens qu'elle peut ne pas se trouver dans tous les hommes, et qu'au contraire, elle ne peut pas ne pas se trouver plus ou moins dans toutes les sociétés, puisqu'il ne peut même y avoir aucune forme de société sans connaissance de quelque vérité morale. Ainsi, l'homme entraîné dans la société y trouve cette connaissance, comme une substitution toujours ouverte à son profit, sous la seule condition de l'acquisition de la parole, perpétuellement subsistante dans la société. Il voyait le fondement du principe de la *transmission nécessaire* de la parole, et l'avantage qu'il donne aux défenseurs du christianisme! La révélation, considérée par lui comme une fait exceptionnel, un miracle, devient une loi de l'esprit humain. Avant la révélation écrite, il y a eu nécessairement révélation *parlée*, par une nécessité physique de celle-ci vient à l'appui de la certitude historique de celle-là. Or, quelle n'est pas l'importance de ce secours? La vérité historique peut toujours être combattue, parce que, quoique *certaine* pour tous les hommes, tous les temps et tous les lieux, elle n'est *évidente* que pour le lieu qui en a été le théâtre, le temps qui en a été l'époque, les hommes qui en ont été les témoins; mais la nécessité physique est vraie, est évidente toujours, partout et pour tous : si l'homme aujourd'hui ne peut recevoir la parole que par transmission, il n'a jamais pu l'acquérir par invention; parce que, si l'on peut supposer un affaiblissement dans ses forces, on ne peut supposer une révolution dans sa nature. Qu'on n'oppose plus la religion naturelle à la religion *révélée*; la religion dite naturelle, c'est la religion domestique et patriarcale, produit de la révélation *parlée*. Manifestation de l'être qui sait à l'être qui ignore, la *révélation* est le mode unique et universel de l'acquisition des premières expressions et des premières connaissances, pour l'homme de nos jours comme pour l'homme primitif. C'est l'*autorité* qui, dans l'homme, forme la raison, en donnant l'esprit par la connaissance de la vérité; c'est l'*autorité* qui a mis dans la société le germe de la civilisation, en fixant et rendant publique la connaissance de la vérité révélée à la première famille, et transmise au commencement par la parole de génération en génération; vérité fixée plus tard et transmise par l'écriture, lorsque les familles ont passé à l'état public et se sont formées en corps de nation.

C'est sur l'impuissance du rationalisme et de l'empirisme à échapper au doute universel et absolu, que Lamennais fonde la nécessité de l'*autorité* intellectuelle. Quand nous venons à porter la main, dit-il, sur l'édifice de nos connaissances, à en sonder curieusement la base, nous ne trouvons que des abîmes, et le doute ténébreux sort des fondements de l'édifice ébranlé. Nul moyen d'échapper à cet écueil, dès qu'on cherche *en soi* la certitude, qu'on la demande aux sens, au sentiment ou au raisonnement. Il faut donc la chercher *hors de soi*; il faut la demander non à sa raison particulière, mais à la raison du genre humain. L'*autorité* est la source nécessaire de toute connaissance; la raison est réduite à l'alternative ou de vivre de foi ou d'expirer dans le vide. Partout le sens commun appelle *folie* la préférence qu'on accorde à sa raison sur la raison de tous. On n'a pas assez remarqué la liaison nécessaire qui existe entre la certitude et l'infallibilité. Une chose qui peut être vraie ou fausse n'est pas certaine. Tout ce qu'affirme comme vrai une raison qui peut se tromper peut être faux; tout ce qu'elle affirme comme faux peut être vrai. Donc rien de ce qu'affirme une raison qui peut se tromper, ou une raison faillible, n'est certain. Donc chercher la certitude, c'est chercher une raison infaillible. Forcés de croire à l'infallibilité d'une raison quelconque ou de renoncer à toute certitude, à toute vérité, sera-ce notre raison individuelle, ou la raison de tous, que nous supposerons infaillible? Si chacun se suppose personnellement infaillible, les opinions les plus opposées, les jugements les plus contradictoires sont également vrais, également certains, c'est-à-dire qu'il n'existe ni vérité, ni erreur, ni sagesse, ni folie, ni bien, ni mal : d'où il suit que supposer la raison particulière infaillible, c'est détruire la raison, les lois, les devoirs, la société. Si nous supposons au contraire que l'infaillibilité appartient à la raison générale, aussitôt tout renaît; la raison individuelle trouve un fondement solide et une règle invariable, les lois reprennent leur *autorité*, l'homme reconnaît ses devoirs, la société s'affermit, parce que l'ordre a recouvré ses droits. Et qu'est-ce que cet ordre : la nature même; ce qui a été, ce qui est, ce qui sera toujours, malgré nos vains systèmes, nos erreurs et nos passions. Toujours les hommes ont cru, toujours ils croiront au témoignage; leur raison cherchera toujours un appui dans une raison plus élevée ou plus générale, et on ne montrera pas un moment, dans la durée des siècles, où l'*autorité* ait cessé d'être le principe conservateur de la foi et de la vérité, le lien qui unit les esprits et la base de la vie humaine. Malgré les efforts de la philosophie pour substituer à l'*autorité* du sens commun, du consentement général, le règne de la raison individuelle, il n'en demeure pas moins l'arbitre souverain de toutes les doctrines et de toutes les idées. Il est la base des sciences mêmes. *Qu'est-ce qu'une science, sinon un ensemble d'idées et de faits dont on convient?* Ce qui ne porte pas ce caractère, qui n'est point connu entre les témoins et les juges, est rangé dès lors parmi les opinions incertaines. Arrive-t-il au contraire que le partage des sentiments cesse, que les *autorités* soient unanimes, la science a, dès ce moment, atteint le plus haut degré de certitude qu'elle soit susceptible d'acquérir. Aussi n'est-on plus admis à douter; on punit la raison rebelle, on la flétrit, on la marque, en imprimant une flétrissure déshonorante : tant la nature nous incline à supposer que la vérité est là où nous apercevons l'accord des jugements et des témoignages. Nous jugeons de ce qui est bien ou mal, licite ou illicite, nuisible ou avantageux, d'après la même règle, et ce sans aucune intervention préalable, par un mouvement indélibéré non moins universel qu'irrésistible. Les relations sociales, la justice humaine, nos connaissances, notre conduite, notre intelligence, tout est fondé sur ce fondement. La certitude croît pour nous en proportion du concert et du nombre des *autorités*; et la critique ou la raison appliquée aux choses morales, pour séparer le vrai du faux, n'est que l'art de discerner la plus grande *autorité*. Sous ce rapport, les sciences dites *exactes* ne jouissent d'aucun privilège. Il est constant que les vérités de la géométrie reposent, aussi bien que celles des autres sciences, sur le consentement commun. De distance en distance, et des les premiers pas, la raison est arrêtée par des difficultés insurmontables, et l'on détruirait complétement la géométrie si l'on obligeait de prouver les axiomes et les théorèmes qui en sont le fondement. Elle ne subsiste qu'en vertu d'une convention tacite d'admettre certaines bases nécessaires, convention que l'on peut exprimer en ces termes : nous nous engageons à tenir tels principes pour certains et à déclarer quiconque refusera de les croire sans démonstration, coupable des révoltes contre le sens commun, qui n'est que l'*autorité* du grand nombre. Mais l'*autorité* du grand nombre est-elle infaillible? Se prononce-t-elle toujours pour ce qui est vrai, et a-t-elle jamais décrété vrai ce qui est faux? Si nous consultons l'histoire, ne voyons-nous pas que la croyance générale a varié sur les choses les plus importantes? Oui, il faut le reconnaître, et cela prouve que, de quelque côté que l'homme se tourne, il ne peut arriver à la certitude absolue; ce qui revient à dire que l'absolu est et sera toujours hors de son atteinte, qu'il est condamné par l'imperfection même de sa nature à se contenter du relatif.

Autorité paternelle en France (HISTOIRE DE L'), ouvrage de M. P. Bernard. La légitimité de la puissance paternelle ressort des besoins de l'enfant, du jeune homme, de l'homme même qui, dans le cours de sa carrière, doit toujours s'appuyer sur celui qui lui a donné l'être. Elle apparaît encore par le juste tribut d'affections et de respects par lequel l'enfant, soutenu, protégé, encadré dans la vie, paye les soins qu'il a reçus. Mais cette puissance, presque sacrée dans son principe, a besoin, lorsqu'il s'agit des sociétés humaines plus ou moins fortement organisées, d'être étudiée dans son origine et dans son étendue, dans ses bases, dans son caractère et dans ses applications légales ou ses manifestations démocratiques. Il importe à tous de connaître la durée et les effets de ce pouvoir naturel relativement à la personne de l'enfant, à ses biens, et aussi aux biens que le père et la mère de famille ont reçus par succession, ou qui sont pour eux le fruit d'un travail opiniâtre. L'auteur proclame avec raison, au début de son ouvrage, que l'organisation politique des peuples exerce sur la famille une sérieuse et notable influence. Cela est vrai, notamment au point de vue de la puissance paternelle. Dans la vie patriarcale, le père est, à la fois, père et magistrat. Le droit romain arme le père de famille du glaive de la justice, et lui donne le droit de vie et de mort sur ses enfants; plus tard, la magistrature domestique s'efface, et la puissance judiciaire tombe aux mains d'un pouvoir central, qui recueille toutes les tutelles. Dans les sociétés modernes, où la loi restreint les attributions de la puissance patriarcale, c'est